

continuait à considérer en lui, avant tout et presque uniquement, le fils du château de Digoine. Malgré son titre d'abbé et sa soutane, les fermiers, les domestiques, les paysans de la contrée ne l'appelaient jamais autrement que "monsieur Victor."

V

Or, à une certaine distance, était un autre manoir bourguignon, dans lequel vivait ou plutôt se mourait un vieux parent de la famille, M. de Montagu. Ce gentilhomme était atteint d'une hydrocypis du cœur, maladie sans espoir qui l'emportait à grands pas vers le tombeau.

Le paralytique le visitait fréquemment : et ces deux hommes cruellement éprouvés, se plaisaient ensemble et s'oubliaient dans de longs entretiens. On était alors en octobre 1370.

Que disaient-ils cependant, et quel était l'objet constant de leurs causeries ? Verser sa peine dans un cœur ami est chose douce. Se plaignaient-ils l'un à l'autre et parlaient-ils de leurs maux ? Nullement. Ces deux hommes étaient chrétiens, et leur âme était plus haute que tout ce qui touchait à leur personne. Ni le vieillard qui s'en allait de ce monde, ni le jeune prêtre dont la vie était condamnée à l'impuissance ne pensaient à eux-mêmes.

Ils parlaient de la France et ils parlaient de Dieu : de la France vaincue et de Dieu oublié. Sonfant les causes de notre effroyable défaite, ils les découvraient très justement, non point dans des fautes militaires, fort graves pourtant, mais dans des fautes morales. Dieu, répétaient-ils souvent, a été chassé de nos lois, de nos institutions, de nos armées. . . . Comment, privé de son fondement, l'édifice ne s'écroulerait-il point ?

— Tenez, Victor, continuait M. de Montagu, croiriez-vous que dans toute l'armée de France, dans toute l'armée de la fille aînée de l'Eglise, il n'y a pas, à l'heure présente, un seul chef qui demande publiquement, avant le combat, l'aïdiance et l'aide du Tout-Puissant ? Croiriez-vous qu'il n'y a pas un seul bataillon dont l'étendard contienne un signe chrétien ? . . . Ah ! si la France et ses soldats arboraient le retour à Dieu, le Maître qui nous punit pour nous instruire cesserait de chatier dès qu'on aurait compris la leçon. Il faut réagir pour agir : il faut retourner en arrière pour aller . . . avant ; il faut se vaincre pour être vainqueurs.

— Hélas ! que nous en sommes loin ! s'écriait l'abbé de Musy.

Qui sait ? . . . On dit que Cathelineau et Charette s'occupaient déjà de rassembler une phalange catholique. Vive Dieu ! je donnerai mon jeune fils, Etienne. Et tandis qu'il le verra mourir en priant, l'enfant là-bas se fera tuer pour sa patrie. Soyez certain que ce corps de volontaires, formé ainsi au nom de Dieu et de son Christ, sera la Légion fulminante. Ne fut-elle que d'une poignée d'hommes, le Seigneur lui accordera une gloire isolée si vive et si éclatante que cette petite cohorte brillera comme une